

MÉMOIRES

DE

VIDOCQ

Je déclare que les exemplaires non revêtus de ma signature
seront réputés contrefaits.

Les exemplaires voulus par la loi ont été déposés, je pour-
suirai comme contrefaits ceux non signés de moi.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

MÉMOIRES

DE

VIDOCQ,

CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ,

JUSQU'EN 1827,

AUJOURD'HUI PROPRIÉTAIRE ET FABRICANT DE PAPIERS A SAINT-MANDÉ.

Que l'on m'approuve ou non, j'ai la conscience
d'avoir fait mon devoir; d'ailleurs, lorsqu'il s'agit
d'atteindre des scélérats qui sont en guerre ouverte
avec la société, tous les moyens sont bons, sauf
la provocation.

Mémoires, tome II.

TOME SECOND.



PARIS,

TENON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1828.

MÉMOIRES

DE

VIDOCQ.

CHAPITRE XV.

Un recéleur. — Dénonciation. — Premiers rapports avec la police.
— Départ de Lyon. — La méprise.

D'APRÈS les dangers que je courais en restant avec Roman et sa troupe, on peut se faire une idée de la joie que je ressentis de les avoir quittés. Il était évident que le gouvernement, une fois solidement assis, prendrait les mesures les plus efficaces pour la sûreté de l'intérieur. Les débris de ces bandes qui, sous le nom de *Chevaliers du Soleil* ou de *Compagnie de Jésus*, devaient leur formation à l'espoir d'une

TOME II.

I

réaction politique , ajournée indéfiniment, ne pouvaient manquer d'être anéantis, aussitôt qu'on le voudrait. Le seul prétexte honnête de leur brigandage, le royalisme, n'existait plus , et quoique les Hiver, les Leprêtre, les Boulanger, les Bastide, les Jausion, et autres fils de famille, se fissent encore une gloire d'attaquer les courriers, parce qu'ils y trouvaient leur profit, il commençait à n'être plus du bon ton de prouver, que l'on pensait bien en s'appropriant par un coup de main l'argent de l'état. Tous ces *incroyables*, à qui il avait semblé piquant d'entraver, le pistolet au poing, la circulation des dépêches et la concentration du produit des impôts, rentraient dans leurs foyers, ceux qui en avaient, ou tâchaient de se faire oublier ailleurs, loin du théâtre de leurs exploits. En définitive, l'ordre se rétablissait, et l'on touchait au terme où des brigands, quelque fût leur couleur ou leur motif, ne jouiraient plus de la moindre considération. J'aurais eu le désir, dans de telles circonstances, de m'enrôler dans une bande de voleurs, que, abstraction faite de l'infamie que je ne redoutais plus, je m'en fusse bien gardé, par la certitude d'arriver promptement à l'échafaud. Mais une autre pensée m'animait, je vou-

lais fuir , à quelque prix que ce fût , les occasions et les voies du crime ; je voulais rester libre. J'ignorais comment ce vœu se réaliserait ; n'importe , mon parti était pris : j'avais fait , comme on dit , une croix sur le bagne. Pressé que j'étais de m'en éloigner de plus en plus , je me dirigeai sur Lyon , évitant les grandes routes jusqu'aux environs d'Orange ; là ; je trouvai des rouliers provençaux , dont le chargement m'eut bientôt révélé qu'ils allaient suivre le même chemin que moi. Je liai conversation avec eux , et comme ils me paraissaient d'assez bonnes gens , je n'hésitai pas à leur dire que j'étais déserteur , et qu'ils me rendraient un très grand service , si , pour m'aider à mettre en défaut la vigilance des gendarmes , ils consentaient à m'impatroniser parmi eux. Cette proposition ne leur causa aucune espèce de surprise : il semblait qu'ils se fussent attendus que je réclamerais l'abri de leur inviolabilité. A cette époque , et surtout dans le midi , il n'était pas rare de rencontrer des braves , qui , pour fuir leurs drapeaux , s'en remettaient ainsi prudemment à *la garde de Dieu*. Il était donc tout naturel que l'on fût disposé à m'en croire sur parole. Les rouliers me firent bon accueil ; quelque

argent que je laissai voir à dessein acheva de les intéresser à mon sort. Il fut convenu que je passerais pour le fils du maître des voitures qui composaient le convoi. En conséquence, on m'affubla d'une blouse ; et comme j'étais censé faire mon premier voyage, on me décora de rubans et de bouquets, joyeux insignes qui, dans chaque auberge, me valurent les félicitations de tout le monde.

Nouveau *Jean de Paris*, je m'acquittai assez bien de mon rôle ; mais les largesses nécessaires pour le soutenir convenablement portèrent à ma bourse de si rudes atteintes, qu'en arrivant à la Guillotière, où je me séparai de *mes gens*, il me restait en tout vingt-huit sous. Avec de si minces ressources, il n'y avait pas à songer aux hôtels de la place des Terreaux. Après avoir erré quelque temps dans les rues sales et noires de la seconde ville de France, je remarquai, rue des Quatre-Chapeaux, une espèce de taverne, où je pensais que l'on pourrait me servir un souper proportionné à l'état de mes finances. Je ne m'étais pas trompé : le souper fut médiocre, et trop tôt terminé. Rester sur son appétit est déjà un désagrément ; ne savoir où trouver un gîte en est un autre. Quand j'eus essuyé mon

couteau , qui pourtant n'était pas trop gras , je m'attristai par l'idée que j'allais être réduit à passer la nuit à la belle étoile , lorsqu'à une table , voisine de la mienne , j'entendis parler cet allemand corrompu , qui est usité dans quelques cantons des Pays-Bas , et que je comprenais parfaitement. Les interlocuteurs étaient un homme et une femme déjà sur le retour ; je les reconnus pour des Juifs. Instruit qu'à Lyon , comme dans beaucoup d'autres villes , les gens de cette caste tiennent des maisons garnies , où l'on admet volontiers les voyageurs en contrebande , je leur demandai s'ils ne pourraient pas m'indiquer une auberge. Je ne pouvais mieux m'adresser : le Juif et sa femme étaient des loeurs. Ils offrirent de devenir mes hôtes , et je les accompagnai chez eux , rue Thomassin. Six lits garnissaient le local dans lequel on m'installa ; aucun d'eux n'était occupé , et pourtant il était dix heures ; je crus que je n'aurais pas de camarades de chambrée , et je m'endormis dans cette persuasion.

A mon réveil , des mots d'une langue qui m'était familière , viennent jusqu'à moi.

— « Voilà six *plombes* et une *mèche* qui » *crossent* , dit une voix qui ne m'était pas

» inconnue ; tu *pionces* encore. (Voilà
» six heures et demie qui sonnent ; tu dors
» encore.)

— » Je crois bien ; nous avons voulu *ma-*
» *quiller à la sargue* chez un *orphelin*, mais le
» *pautre* était chaud ; j'ai vu le moment où il
» faudrait jouer du *vingt-deux* ; ... et alors il y
» aurait eu du *raisinet*. (Nous avons voulu
» voler cette nuit chez un orfèvre, mais le bour-
» geois était sur ses gardes ; j'ai vu le moment
» où il faudrait jouer du poignard ; et alors
» il y aurait eu du sang !)

— » Ah ! ah ! tu as peur d'aller à l'abbaye
» de *Monte-à-regret* Mais en *goupinant*
» comme ça , on n'*affure* pas d'*auber*. (Ah !
» ah ! tu as peur d'aller à la guillotine Mais
» en travaillant de la sorte , on n'attrape pas
» d'argent.)

— » J'aimerais mieux faire *suer le chêne*
» sur le *grand trimard*, que d'*écorner* les
» *boucards* ; on a toujours les *lièges* sur
» le dos. (J'aimerais mieux assassiner sur
» la grande route que de forcer des bouti-
» ques ; ... on a toujours les gendarmes sur le
» dos.)

— » Enfin , vous n'avez rien *grinchi* ... Il

» y avait pourtant de belles *foufières*, des *cous*
» *cous*, des *brides d'Orient*. Le *guinal* n'aura
» rien à mettre au *fourgat*. (Enfin, vous n'avez
» rien pris.... Il y avait pourtant de belles
» *tabatières*, des *montres*, des *chaînes d'or*.
» Le Juif n'aura rien à recéler.)

— » Non. Le *carouble* s'est *esquinté* dans la
» *serrante*; le *riffard* a battu *morasse*, et il a
» fallu *se donner de l'air*. (Non. La fausse clef
» s'est cassée dans la serrure; le bourgeois a
» crié au secours, et il a fallu se sauver.)

— » Hé! les autres, dit un troisième inter=
» locuteur, ne balancez donc pas tant le *chiffon*
» *rouge*; il y a là un *chêne* qui peut prêter
» *loche*. (Ne remuez pas tant la langue; il y
» a là un homme qui peut prêter l'oreille.) »

L'avis était tardif : cependant on se tut.
J'entr'ouvris les yeux pour voir la figure de
mes compagnons de chambrée, mais mon lit
étant le plus bas de tous, je ne pus rien aper=
cevoir. Je restais immobile pour faire croire à
mon sommeil, lorsqu'un des causeurs s'étant
levé, je reconnus un évadé du bagne de Tou=
lon, Neveu, parti quelques jours avant moi.
Son camarade saute du lit, ... c'est Cadet-Paul,
autre évadé; un troisième, un quatrième

individu se mettent sur leur séant, ce sont aussi des forçats.

Il y avait de quoi se croire encore à la salle n° 3. Enfin, je quitte à mon tour le grabat ; à peine ai-je mis le pied sur le carreau, qu'un cri général s'élève : « C'est Vidocq !!! » On s'empresse ; on me félicite. L'un des voleurs du garde-meuble, Charles Deschamps, qui s'était sauvé peu de jours après moi, me dit que tout le bagne était dans l'admiration de mon audace et de mes succès. Neuf heures sonnent : on m'emmène déjeuner aux Brotaux, où je trouve les frères Quinet, Bonnefoi, Robineau, Métral, Lemat, tous fameux dans le midi. On m'accable de prévenances, on me procure de l'argent, des habits, et jusqu'à une maîtresse.

J'étais là, comme on voit, dans la même position qu'à Nantes. Je ne me souciais pas plus qu'en Bretagne, d'exercer le métier de mes amis, mais je devais recevoir de ma mère un secours pécuniaire, et il fallait vivre en attendant. J'imaginai que je parviendrais à me faire nourrir quelque temps sans *travailler*. Je me proposais rigoureusement de n'être qu'en subsistance parmi les voleurs ; mais l'homme propose, et Dieu dispose. Les éva=

dés, mécontents de ce que, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, j'évitais de courir aux vols qu'ils commettaient chaque jour, me firent dénoncer sous main pour se débarrasser d'un témoin importun, et qui pouvait devenir dangereux. Ils présumaient bien que je parviendrais à m'échapper, mais ils compaient qu'une fois reconnu par la police, et n'ayant plus d'autre refuge que leur bande, je me déciderais à prendre parti avec eux. Dans cette circonstance, comme dans toutes celles du même genre où je me suis trouvé, si l'on tenait tant à m'embaucher, c'est que l'on avait une haute opinion de mon intelligence, de mon adresse, et surtout de ma force, qualité précieuse dans une profession où le profit est trop souvent rapproché du péril.

Arrêté, passage Saint-Côme, chez Adèle Buffin, je fus conduit à la prison de Roanne. Dès les premiers mots de mon interrogatoire, je reconnus que j'avais été vendu. Dans la fureur où me jeta cette découverte, je pris un parti violent, qui fut en quelque sorte mon début dans une carrière tout-à-fait nouvelle pour moi. J'écrivis à M. Dubois, commissaire général de police, pour lui demander à l'entretenir en particulier. Le même soir, on me

conduisit dans son cabinet. Après lui avoir expliqué ma position , je lui proposai de le mettre sur les traces des frères Quinet , alors poursuivis pour avoir assassiné la femme d'un mâçon de la rue Belle - Cordière. J'offris en outre de donner les moyens de se saisir de tous les individus logés tant chez le Juif que chez Caffin , menuisier , rue Écorche-Bœuf. Je ne mettais à ce service d'autre prix que la liberté de quitter Lyon. M. Dubois devait avoir été plus d'une fois dupe de pareilles propositions ; je vis qu'il hésitait à s'en rapporter à moi. « Vous doutez de ma bonne foi , lui dis-je , la suspecteriez-vous encore , si m'étant échappé dans le trajet pour retourner à la prison , je revenais me constituer votre prisonnier ? — Non , me répondit-il. — Eh bien ! vous me reverrez bientôt , pourvu que vous consentiez à ne faire à mes surveillants aucune recommandation particulière. » Il accéda à ma demande : l'on m'emmena. Arrivé au coin de la rue de la Lanterne , je renverse les deux estaffiers qui me tenaient sous les bras , et je regagne à toutes jambes l'Hôtel-de-Ville , où je retrouve M. Dubois. Cette prompte apparition le surprit beaucoup ; mais , certain dès lors qu'il pouvait compter sur moi , il permit que je me retirasse en liberté.

Le lendemain , je vis le Juif, qu'on nommait Vidal ; il m'annonça que nos amis étaient allés loger à la Croix-Rousse, dans une maison qu'il m'indiqua. Je m'y rendis. On connaissait mon évasion, mais, comme on était loin de soupçonner mes relations avec le commissaire général de police, et qu'on ne supposait pas que j'eusse deviné d'où partait le coup qui m'avait frappé, on me fit un accueil fort amical. Dans la conversation, je recueillis sur les frères Quinet des détails que je transmis la même nuit à M. Dubois, qui, bien convaincu de ma sincérité, me mit en rapport avec M. Garnier, secrétaire général de police, aujourd'hui commissaire à Paris. Je donnai à ce fonctionnaire tous les renseignements nécessaires, et je dois dire qu'il opéra de son côté avec beaucoup de tact et d'activité.

Deux jours avant qu'on effectuât, d'après mes indications, une descente chez Vidal, je me fis arrêter de nouveau. On me reconduisit dans la prison de Roanne, où arrivèrent le lendemain Vidal lui-même, Caffin, Neveu, Cadet-Paul, Deschamps, et plusieurs autres qu'on avait pris du même coup de filet; je restai d'abord sans communication avec eux, parce que j'avais